

PRIX DE L'ABONNEMENT

PAR AN :

DÉPARTEMENT, six mois... 7 >
 REMIREMONT, six mois... 6 50
 FRANCE, un an... 15 >

ANNONCES

La ligne : { Judiciaires... 40 c.
 Ordinaires... 20 c.
 Réclames... 25 c.

LE PEUPLE VOSCIEN,

JOURNAL DE LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE.

LE PEUPLE VOSCIEN

PARAIT LES

MARDI ET VENDREDI.

S'adresser, pour ce qui concerne la rédaction et l'administration, au citoyen A. THÉRIER, rédacteur-gérant, à Remiremont.

Les lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

On s'abonne hors d'Épinal : — à Rambervillers, chez le citoyen MÉJEAT, limonadier; — à Bruyères, chez le citoyen B. CLAUDEL; — à Mirecourt, chez le citoyen ROLLIN-L'ÉCOLE; — à Dampierre, chez le citoyen L. GUYOT, brasseur; — à Saint-Dié, chez le citoyen DUBOIS, brasseur; — à Gérardmer, chez le citoyen GUERY, notaire; — à Remiremont, chez le citoyen MOUCY, imprimeur; — à Neufchâteau, chez le citoyen CHAFFAUT, limonadier; — à Corcieux, chez le citoyen QUILLON, notaire.

AVIS IMPORTANT.

Nous prévenons nos amis et nos correspondants que les communications qu'ils nous adresseront seront, comme par le passé, toujours bien accueillies, et nous ne pouvons nous dispenser de connaître la source de ces renseignements, bien que nous soyons disposés à ne pas la faire connaître lorsque l'on nous en aura fait la recommandation.

Remiremont, le 5 Avril 1850.

L'arbitraire.

Jusqu'ici les habitudes monarchiques sont tellement restées dans les mœurs de la France, qu'on s'est figuré que l'ordre existait dès l'instant que la tranquillité était maintenue dans la rue. Qu'un pareil ordre coûtât le sang de nos soldats répandu dans la rue, la liberté de nombreux citoyens, la fortune commerciale des centres les plus importants de nos productions et de nos échanges; que ce repos apparent de la cité fut acheté au prix des sacrifices du trésor public, au prix de l'iniquité la plus flagrante? Qu'importait à la vieille société légale? Qu'importait au roi que le peuple eût faim et mourût dans la misère, si le roi avait diné? Qu'importait à la banque que la populace, comme elle l'appelle, périt devant ou derrière les barricades, dans les cachots ou sur les pontons, pourvu que les financiers fissent leurs affaires et que les privilégiés fussent respectés?

Mais qu'est-ce, s'il vous plaît aujourd'hui, que cette fraction féodale, nobiliaire ou bancocratique, dans l'immense Océan de la nation, dans la grande marée du suffrage universel? Que sont ces mesquins intérêts de quelques familles, ces ambitions de quelques petits hommes d'état, ces rivalités de dynasties, broyées au choc des révolutions, cette course au clocher du pouvoir dont

tous les rangs de cette vieille société moussante nous donnent aujourd'hui le spectacle? Qu'est-ce, en un mot, que toute cette comédie jouée par des auteurs sifflés sur tous les différents régimes qu'ils ont servis ou plutôt exploités?

Eh, mon Dieu! c'est la dernière représentation de l'autorité devant des spectateurs bien décidés à faire justice de toutes les ficelles dramatiques. C'est la lassitude qui gagne les saltimbanques de la politique en face d'un public désormais éclairé et surtout fatigué de cette répétition monotone. C'est la philosophie de l'autorité que la foule commence à comprendre; c'est la destruction définitive d'un principe qui portait avec lui, et dès sa naissance, son germe de mort.

Aujourd'hui, en effet, l'autorité n'a plus la sanction de la loi divine; l'autorité n'a plus même la sanction du consentement tacite du peuple. La loi n'est qu'exception, objet de circonstance, moyen du moment. Et une loi dont on peut dire (or cela se dit de toutes les lois) « nous la subissons, mais nous ne l'aimons pas » est une loi perdue. La loi par mandataire a fait son temps; les citoyens doivent, dans un avenir prochain, coopérer tous et directement à la règle qui doit les diriger dans leurs relations et qui ne saurait être que l'expression de la volonté commune.

C'est à cette conclusion suprême, à cette action directe et immédiate de la souveraineté, que nous sommes aussi invinciblement que rapidement entraînés par les faits. Car tout ce qui se passe sous nos yeux nous démontre que le pouvoir, sous quelque forme qu'il se présente, de quelque manière qu'on prétende le restaurer, ne sera jamais, comme il n'a jamais été, qu'arbitraire.

Rouge et Blanc.

On écrit tous les jours dans les journaux honnêtes que les citoyens qu'on nomme les rouges sont : des brigands, des incendiaires, des pillards, des tarés, des faillis, des échappés de galère, des buveurs de sang et des ogres.

— Non, mon ami, je vous jure; j'ai laissé ma sauvegarde à terre, une douce et charmante femme que j'aime de toute mon âme, un enfant, un fils dont je suis fou!... et pourtant cette inconnue m'a fait peur, à force de me charmer; j'ai fermé les yeux et j'ai béni le ciel de ce qu'elle voulait, pendant la traversée, se soustraire à nos regards. Je n'ai jamais éprouvé cela, mais il y avait péril en la demeure, et il m'a fallu évoquer avec force le souvenir de ma douce Marie et de mon petit Henry. Défiez-vous, Robert; il y a, voyez-vous, des femmes qui vous fascinent d'un seul regard; ce n'est ni leur beauté, ni leur esprit, c'est un don fatal qui leur vient... du ciel peut-être. Mais nous autres marins, nous sommes un peu superstitieux, et toute voile qui n'est pas amie ou ne glisse pas dans nos eaux, nous semble venir de l'enfer.

— Eh bien, puisque je suis prévenu, je me tiendrai sur mes gardes; mais vous avez doublé mon désir de la voir.

— Allons, dit le capitaine en riant, j'ai bien réussi; mais empêchez donc...

— Un fou de faire des folies, n'est-ce pas? Eh bien, vous vous trompez, je réponds de moi, je n'ai jamais été amoureux.

— Aie, aie, aie, c'est le pis.

— Pas du tout, j'ai assisté de sang-froid à tous ces petits manéges coquets que les femmes mettent en usage et je me défie.

— M^{me} de Silveyra n'est pas coquette, dit encore Roland en secouant la tête.

— Elle s'est faite bizarre, singulière, incompréhensible; ce n'est toujours qu'une variété dans les moyens pour arriver au même but. Je brûle de la voir! Est-ce qu'il n'est pas encore dix heures, capitaine?

Si le Christ, un rouge des temps anciens, n'avait inventé, dit-on, l'absolution exprès pour nous, j'irais vendre mon âme au diable et me pendrais après, comme fit l'honnête Judas.

On pense avoir usé tout le mauvais vocabulaire des langues mortes et des langues vivantes; eh bien, on a passé l'épithète que nous méritons avant toutes les autres « les rouges sont des imbéciles! »

Voilà l'Ami du Peuple qui prend une prise et qui éternue. Dieu vous bénisse Monseigneur! Mais n'allez pas, petit vieux, me parler de bronchite de 93, ou je vous lance à la face le Christ de bronze, rougi au feu des bûchers de l'inquisition, la Saint-Barthélemy et la croisade modérée du moine Dominique de Gusman. D'ailleurs, vous étiez à Coblenz avec vos fils de famille qui avaient déserté leur poste dans les armées et les administrations, et vous savez bien que c'est lorsque vous vous avançâtes sur Paris, dans les rangs du duc de Brunswick, que nos pères, furieux et alarmés, poussèrent le cri suprême des peuples à l'agonie : « La patrie est en danger. »

Oui, les rouges sont des imbéciles. Ils pardonnent à leurs ennemis quand ils ont pouvoir de les écraser, et ils font bien! Mais ils pourraient ne pas réchauffer sur leur sein la vipère qui les mordera. Les blancs ont de la précaution.

Les rouges prétent sans intérêt l'argent qu'ils ont au voisin qui se trouve dans la gêne. Les blancs ruinent le cultivateur et l'artisan, par l'usure et la banque de la petite semaine.

Les rouges ne vont pas tous à confesse. Les blancs remplissent leurs devoirs religieux, mais ils ramassent sur leur champ la terre qui avoisine la borne, ils plaident en justice, les enfants contre le père, la mère contre la fille, ils font de fausses ventes pour frustrer l'héritier légitime.

Les rouges sont condamnés pour la vie au travail forcé du cabinet, de l'atelier, de la charrue. Les blancs paient 25 pour cent de dividende à leurs créanciers

— Sept heures seulement, mon jeune brave... J'ai quelques ordres à donner, nous sommes menacés pour cette nuit d'un calme plat. Au revoir, que Dieu vous garde.

Le capitaine s'éloigna. Robert continua sa promenade sur le pont, notant scrupuleusement chacune des étoiles qui apparaissait à la voûte céleste, sans s'arrêter à celle du berger qui, pour lui, brillait trop tôt.

Les passagers du bord le troublaient fréquemment dans ses méditations. M^{me} d'Annis, la petite blonde, lui jeta deux ou trois mots railleurs sur sa longue rêverie. M^{me} Delorme passa près de lui sans daigner le regarder. Mais comme il demeure impassible et muet, on le laisse bientôt compter en paix les étoiles et les heures.

Les prévisions du capitaine ne s'étaient point réalisées. Un joli vent de brise s'était mis à souffler, enflant légèrement les voiles du gracieux navire qui glissait rapidement sur le flot. Tout faisait silence à bord; à l'exception de l'officier de quart et du timonier, tout le monde dormait. Robert s'était assuré que les étoiles étaient au grand complet, scintillant aux cieux comme un réseau de diamants. Il devait être onze heures, et le curieux jeune homme, fatigué de quatre heures d'attente, s'était assis contre les bastingnages. Un moment même, ses yeux se fermèrent comme pour mieux trouver dans sa pensée l'image qu'il se faisait de l'inconnue. Lorsqu'il les rouvrit, il tressaillit.

Une femme était debout contre le grand mât; la lune l'enveloppait de sa lueur mélancolique et pâle. Robert se crut le jouet d'une vision céleste.

Cette femme qui était venue là, sans bruit, comme une ombre, était plus belle que tout ce qu'il avait rêvé. A demi-enveloppée d'une légère mantille qui la prémunissait contre la fraîcheur de la soirée, de ses deux mains

FEUILLETON DU PEUPLE VOSCIEN.

MADAME DE SILVEYRA (1).

SUITE *

— La nuit approche. Quand tout le monde dormira à bord, excepté l'officier de quart et le timonier, quand les étoiles brilleront au ciel, qui est bien beau en ce moment et nous promet une nuit magnifique, il est plus que probable que M^{me} de Silveyra viendra respirer un air pur et libre. Je la rencontre assez souvent ainsi, et parfois nous échangeons quelques mots de simple politesse. Le plus souvent elle va s'asseoir rêveuse, au pied du grand mât; je passe, je la salue et ne l'interromps pas dans ses méditations. Libre à vous de l'épier, de l'attendre et de la voir. Si ce n'est ce soir, ce sera demain; soyez patient. Mais ce conseil donné, j'en ajouterais un autre si votre curiosité était moins excitée. Vous êtes ardent, enthousiaste, eh bien...

— Eh bien?

— Il est dangereux pour vous de voir les grands yeux noirs de M^{me} de Silveyra, sont front pâle et méditatif, sa taille de reine et ses gestes harmonieux, qu'avec un art qui tient de l'ange et du démon, elle a su rendre tout à la fois dignes, coquets, nobles et séduisants.

— Allons donc, capitaine, vous me feriez croire que vous êtes bien facile à la tentation.

(1) La reproduction de ce roman est formellement interdite à tous les journaux qui n'ont pas traité avec la correspondance littéraire de M^{me} Clémence LALIRE.

* Voir le n^o du 30 mars.

qu'ils couvrent ensuite de la boue et de la poussière de leur carrosse et qu'ils ne saluent même plus.

Les rouges pensent avec Pluton que l'amour est la loi du monde et ils prennent ce sentiment au sérieux. Les blancs habillent la mendicant de linge fin et de soie moirée; puis, quand ils l'ont salie, la livrent en pâture aux maisons de prostitution.

Les rouges sont francs, généreux, confiants. Les blancs sont rusés comme renards, hypocrites comme jésuites.

Les rouges courent à la frontière le fusil et la fourche au poing. Les blancs correspondent avec l'étranger; les blanches ont des baisers et des caresses pour les sales Cosaques? — Que l'Ami du Peuple dise encore aux paysans que ce sont les rouges qui les empêchent de vendre l'hectolitre de blé à 8 fr. de plus, et nous lui tirerons d'un autre côté la queue de sa perruque.

JEAN MINIQUE.

Citoyen rédacteur,

Je cherche la vérité, et pour la trouver je m'adresse à tous ceux qui s'annoncent avec un air de bonne foi ses propagateurs. Or, j'ai fait une connaissance nouvelle parmi les républicains qui prétendent avoir le monopole de l'honnêteté et de la modération et qui s'appellent amis de l'ordre. Je la vois deux jours par semaine, et je l'écoute attentivement chaque fois que je m'entretiens avec elle. Mon Dieu! me disais-je, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son: il faut que je sache enfin de quel côté est la raison, chez les socialistes ou chez les modérés. J'ai donc noté chaque jour tout ce qu'elle m'apprend sur le parti dont votre feuille est l'organe, et voici ce que jusqu'aujourd'hui j'ai pu recueillir :

« Les socialistes, m'a-t-elle dit dès le commencement, sont les ennemis de toute institution régulière et de toute prospérité nationale; ils semblent s'être donnés pour mission de fonder l'anarchie sur les ruines de la société. Zoïles impitoyables, nouveaux Narcisses, personnels, intolérants, sectaires, hérésiarques, ces hommes exaltés, aveugles, pervers, minorité remuante et factieuse, ils préparent de déplorables utopies au milieu du dévergondage des idées, montent à l'assaut de l'ordre de choses et ne veulent que détruire. Leurs journaux sont les instruments d'une propagande ennemie, insensée, les organes des doctrines les plus funestes; ils exploitent la crédulité, les mauvaises passions; mais leur audace, leur cynisme, leur outrecuidante confiance, leurs idées subversives, leurs violences, leurs condoléances hypocrites, leurs excentricités incroyables, leurs pièges grossiers, leur comédie, tout cela commence à s'user.

» Le droit au travail n'est que le droit à la paresse et à l'oisiveté.

» Les associations sont incapables de produire une amélioration industrielle et ne préparent que l'avènement de nouveaux ateliers nationaux.

blanches et diaphanes, elle en avait ramené les bouts sur sa poitrine; ses grands yeux brillants, pleins de feu, étaient levés vers le ciel; de longs cheveux noirs retombaient en boucles capricieuses, sans art et sans apprêt, autour de son délicieux visage; son front, d'une sévère beauté, n'avait cependant aucune expression de sombre tristesse, c'était plutôt une teinte de mélancolie tendre et rêveuse. En même temps, sa bouche divinement dessinée, ses lèvres fines et roses s'entr'ouvraient sous un sourire de naïf bonheur. Ainsi enveloppée dans ce voile, baignée dans la légère brume du soir, souriant à ce ciel si pur tandis que la brise venait se jouer avec amour dans ses cheveux parfumés, M^{me} de Silveyra était plus qu'une des poétiques madones de Raphaël, plus qu'une fée, plus qu'un ange, mais une essence divine entre terre et cieus, toutes les beautés célestes, toutes les réalités humaines.

Du moins c'était ce que pensait Robert en contemplant, dans une ardente extase, ce modèle de toutes les perfections.

L'étrangère souriait comme une prisonnière qui aspire avec bonheur l'air de la liberté; son sourire était frais comme celui de l'enfant qui fait sa moisson de fleurs, comme celui de l'ange qui veille au berceau que Dieu lui confia, comme celui de tout ce qui croît, de tout ce qui aime.

Robert eut voulu s'agenouiller, tendre ses mains suppliantes vers cette ravissante vision, afin qu'elle ne remontât pas aux cieus. Il tremblait qu'elle ne fit un mouvement, un pas pour s'éloigner; il tremblait qu'un nuage ne descendît entre eux et ne la dérobat à sa vue. Son cœur battait, il respirait à peine, il avait la fièvre.

M^{me} de Silveyra frissonna sous un vent plus froid.

« Le socialisme enfin, dans toute sa hideuse nudité, c'est le terrorisme, un régime de terreur et d'anarchie. »

Je vous avoue que ces déclamations, ces gros mots, ces injures, ces trivialités n'étaient guère faites pour m'éclairer. Ce n'est pas ainsi, me suis-je dit, qu'on réfute ses adversaires; c'est en présentant franchement leurs doctrines, c'est en discutant sérieusement leurs principes et leurs idées, et non en les dénaturant et en les calomniant, pour avoir ensuite plus facilement raison de fantômes imaginaires. Car enfin, à qui fera-t-on accroire qu'il se trouve, comme on me le disait, un homme qui veuille dépouiller violemment tous ceux qui possèdent, ruiner toutes les industries privées, que personne n'ait plus rien à soi, qu'on vive sans liberté, soumis à la ration, etc. etc. Quant à moi, quand je trouve des gens qui parlent ainsi, je me détourne d'eux avec pitié. Ils veulent faire peur, je le sais bien, mais ils manquent totalement leur but et ils n'inspirent que le dégoût. Mais quand cela serait, qui pourrait donc s'effrayer de pareilles billevesées? A d'autres! Une maison de fous suffit. Maréville sera assez grand s'il y a danger.

Réservez plutôt nos fourches et nos faux pour les fils des émigrés qui veulent nous ramener l'absolutisme avec les jésuites, ou pour les corrompus et les satisfaits de juillet qui songent de même à établir un Joinville ou un comte de Paris. La République est plus forte qu'ils ne pensent; ils auront beau la tourner et la calomnier, ils useront contre elle leurs dents et leur poison, car elle entre tous les jours plus avant dans nos sentiments, et nous ne sommes plus au temps où on nous effrayait des mots de socialisme, de communisme, de partageux, de pillards, etc., et où on pouvait nous représenter les chefs d'école comme des Satans incarnés. Nous sommes, nous, pour le travail et la propriété, contre les oisifs et les partageux du budget, nous sommes pour la liberté contre le monopole, pour le suffrage universel contre l'infailibilité de quelques petits despotes.

Voilà ce que je me disais en écoutant l'ami dont je vous parle. Mais je puis vous le nommer, car il est bien connu, quoique ce ne soit pourtant pas l'Ami du Peuple. C'est le Journal..... des banquiers, dont vous avez déjà relevé plus d'une fois les erreurs. Permettez-moi de vous signaler encore un ou deux traits de sa tactique. Vous l'avez appelé le Moniteur des Cosaques, et il vous répond que le candidat de son choix était à Waterloo et les a combattus, mais il ne dit pas que ce général devait aller siéger au milieu de ceux qui, à l'assemblée législative, ont crié : *Plût l'étranger que les socialistes*. Il dit encore qu'il se fait une loi et un devoir d'éviter toutes les questions personnelles; mais en le faisant, il calomnie les principes que les personnes représentent ou soutiennent. Comment faut-il appeler ce système? Faut-il appeler ces gens-là des hypocrites de modération?

Si vous le jugez à propos, je vous ferai part des réflexions que m'inspirent les théories politiques, sociales et économiques de ce nouvel Ami du Peuple.

Z., instituteur à X.

Ses grands yeux s'abaissèrent lentement, elle serra un peu plus sa mantille et quitta le grand mat. Robert comprit comment elle avait pu venir là sans qu'il l'entendit. Elle ne marchait réellement pas, elle glissait lentement, voluptueusement; son corps, pour ainsi dire, ondulait comme la vague qui murmurait aux flancs du navire. La poétique femme s'approcha du bastingage où était Robert, s'arrêta à quelques pas de lui et contempla le flot tranquille qui les portait. Cette fois ce n'était plus l'ange ou l'enfant: son visage parut plus pâle à Robert, une ligne traversait son beau front, une légère contraction crispa ses lèvres, un soupir profond s'échappa de son sein, et deux larmes, deux perles brillantes, tremblèrent un moment au bord de ses longs cils et glissèrent lentement sur ses joues.

Quelle était belle ainsi! Belle comme la statue de la douleur! Le cœur de Robert bondit; il souffrit en ce moment tout ce qu'elle souffrait, il eut voulu pleurer ses larmes.

En ce moment, entraîné, incapable de se maîtriser, il se leva vivement et s'approcha de l'étrangère. Que voulait-il? Lui dire :

— Madame, mon sang, ma vie sont à vous. Vous souffrez; je viens. Que vous faut-il? Un ami ou un vengeur? Un frère ou un esclave? Me voilà.

Il était fou!

Au bruit qu'il fit en s'approchant, M^{me} de Silveyra avait tressailli; ses doigts roses essayèrent vivement ses larmes; elle se retourna; Robert était près d'elle; il s'arrêta terrifié.

M^{me} de Silveyra avait subitement conquis un autre genre de beauté. La tête haute, l'œil froid et dur, la lèvre légèrement relevée par une expression dédaigneuse,

Nous recommandons à la méditation de nos lecteurs le document suivant publié par la Presse :

PRÉFECTURE
du
PUY-DE-DOME.

CABINET
du... (illisible.)
COPIE

Les gendarmes devront constamment être munis de cette feuille dans les tournés et covés jusqu'à nouvel ordre.

Lemarchal de logis.

Clermont le 18 janvier 1850.
Monsieur Crevecoeur, préfet du Puy-de-Dôme fet appel aux zèle et à la bonne volonté de chacun de vous et recommande une stricte exécution des prescriptions suivantes auxquelles vous comprenez l'importance de la surveillance ce exercice sur les jeu du parti socialiste auxquelles vous orez l'œil fixé sur eux et les oreilles atantives sur les paroles qu'il diront que vous rencontrerez vous irez visiter les café aubergé et bouchon aux quelle vous penserez qu'il y ait des jean du parti socialiste vous leurs coserez de toutes naures et principalement sur les parti rouge et dans le cas où il serait trouvé à parler de tel circonstance ils doivent étres immédiatement arretés et mis à la disposition du procureur de la République.

Le maréchal des logis N.

Ainsi, voilà où mène le régime de la compression! Il mène jusqu'à « coser de toutes natures aux jean » afin de les exciter perfidement à rompre le silence, à causer, « à parler de tel circonstance qu'ils doivent étre immédiatement arretés!..... »

Cet incroyable espionnage organisé, par suite d'une circulaire à la gendarmerie signée d'HAUTPOUL, ministre de la guerre, n'est-ce pas l'avilissement de l'autorité, n'est-ce pas la honte du temps où nous vivons?

Paris, 29 mars 1850.

† M. de Larochejacquelein est un des hommes politiques que, depuis quinze mois, on a le plus remarqués dans les salons de l'Élysée. Si tous les courtisans qui sont allés saluer le président de la République ressemblaient à l'auteur de l'appel au peuple, Louis-Bonaparte aurait devant lui un assez triste avenir. Il peut juger, du reste, par ce qui vient de se passer de la sincérité avec laquelle le parti légitimiste répond à toutes les avances qu'il lui a faites.

† M. Dupin n'a donné lecture à l'Assemblée que du texte de la proposition de M. Larochejacquelein. Cette proposition était précédée de considérants qui ont été publiés par la Gazette de France et qui remplissent deux colonnes de cette feuille.

La Gazette dit que la séance du 26 marquera dans les fastes de l'Assemblée nationale. Nous le voulons bien, mais comme le plus complet et le plus ridicule avortement qui se soit jamais produit.

† On assure que M. de Larochejacquelein a montré à quelques-uns de ses amis, qui semblaient lui reprocher l'excentricité de sa proposition, une lettre du comte de Chambord qui paraissait indiquer que le prince était partisan d'une semblable démarche.

† La revue dont il avait été question pour le lundi de Pâques n'aura pas lieu.

† M. Emile Thomas, ancien directeur des ateliers nationaux, vient de prendre la rédaction en chef du journal le Dix décembre.

elle semblait demander compte à Robert de l'audace de sa présence. Ce n'était plus la femme, l'ange, c'était une reine offensée. Robert, involontairement se courba sous cette muette accusation, et la grande dame, fière et hautaine, passa devant lui.

Lorsqu'il releva la tête elle avait disparu. Cette nuit ne fut qu'une longue insomnie pour Robert. Il voyait dans l'ombre se dessiner le poétique fantôme de M^{me} de Silveyra. Il la voyait belle, jeune et inspirée par de suaves rêveries, puis se courber sous une mystérieuse douleur; et enfin, majestueuse et froide, glisser devant lui comme une prêtresse antique. Il y avait pour lui trois femmes dans cette sublime création, et pour chacune d'elles il ouvrait son cœur à l'ardeur dévorante d'un premier amour.

Lorsque le jour parut, brisé par cette nuit d'émotion, sans repos et sans sommeil, il monta sur le pont.

Du plus loin qu'il l'aperçut, le capitaine vint à lui. — Eh bien? demanda-t-il avec curiosité, avez vous vu notre belle mystérieuse?

Robert hésita. Parler, c'était profaner ses souvenirs, livrer à la raillerie du capitaine tout ce trouble divin qui était en lui. Il n'eût pas ce courage et d'une voix basse et troublée il répondit :

— Non, mon cher Roland, je me suis lassé d'attendre... et je suis rentré de bonne heure.

Le capitaine le regarda avec surprise. Il savait à quoi s'en tenir sur le petit mensonge de son ami. Il secoua la tête en signe d'incrédulité et s'éloigna en murmurant :

— Je le lui avais bien dit!
(La suite au prochain numéro.)
Titus.

† On peut constater la différence d'attitude des journaux réactionnaires à l'égard soit de la loi sur la presse, soit de la loi sur les réunions. La première est repoussée par ces journaux, dont elle menace les intérêts, tandis que la seconde est l'objet de leur prédilection, parce que le gouvernement, qui demande l'autorisation d'interdire les réunions qui lui paraîtront de nature à compromettre la sécurité publique, pourra n'interdire que les réunions républicaines.

† Les agitations politiques au milieu desquelles on a vécu depuis deux ans, avaient fait négliger le règlement de la location de l'emplacement où devait avoir lieu le banquet du douzième arrondissement, cause première de la révolution de février. Cette affaire a été rappelée à M. Boissel, président de la commission qui s'était chargée d'organiser le banquet. M. Boissel, pour réunir les fonds nécessaires au paiement qui lui est demandé, a cru devoir s'adresser à ses anciens collègues de la chambre des députés. Le nom de M. Odillon Barrot figure pour une somme de 20 fr. sur la liste de souscription colportée par M. Boissel.

L.
(*Courrier du Bas-Rhin.*)

Chronique locale.

SOUSCRIPTION NATIONALE

Au profit des instituteurs révoqués pour cause politique.

La coalition royaliste qui pèse sur la France décime chaque jour les rangs des fonctionnaires auxquels la loi a confié l'éducation du Peuple.

Ce qu'elle poursuit en eux, ce n'est pas comme elle le dit hypocritement la cause de la religion ou de la morale outragée; c'est l'amour de la République et de ses institutions; c'est l'émancipation du suffrage universel qu'elle voulait condamner à l'ignorance pour le corrompre et l'asservir. Il appartient aux républicains de protéger et de défendre contre d'odieuses persécutions tous ces instituteurs calomniés et proscrits.

Que la générosité nationale vienne à leur secours, et leur permettre d'attendre de meilleurs jours.

C'est dans cette pensée que nous ouvrons une souscription qui sera bien accueillie, nous n'en doutons pas, par tous les amis de la République. Nous en fixons le chiffre à *vingt-cinq centimes*, pour que tous les dévouements puissent y concourir. Il s'agit de payer la rançon de l'esprit du Peuple; que le Peuple tout entier contribue à ce rachat par une offrande patriotique.

Les versements seront reçus par tous les journaux républicains de Paris et des départements.

Les membres du Comité central :

- CARNOT, ancien ministre, représentant du Peuple;
- PASCAL DUPRAT, représentant du Peuple;
- ENNERY, instituteur, représentant du Peuple;
- MATHIEU (de la Drôme), représentant du Peuple;
- TH. BAC, représentant du Peuple;
- E. QUINET, représentant du Peuple;
- HOCHSTUHL, instituteur, représentant du Peuple;
- GOUDCHAUX, ancien ministre des finances, membre de l'Assemblée constituante;
- MICHEL (de Bourges), représentant du Peuple;
- AGRICOL PERDIGUIER, représentant du Peuple;
- VICTOR HENNEQUIN, représentant du Peuple, rédacteur en chef de la *Démocratie pacifique*;
- L. DURAS, rédacteur en chef du *National*;
- E. BARESTE, rédacteur en chef de la *République*;
- A. DARIMON, rédacteur en chef de la *Voix du Peuple*;
- L. PÉRIÉ, rédacteur en chef du *Siècle*;
- E. de GIRARDIN, rédacteur en chef de la *Presse*;
- MARLE aîné, rédacteur en chef de l'*Emancipation de l'Enseignement*;
- CH. MARTIN, gérant, idem.
- FLOCON, ex-membre du Gouvernement provisoire, rédacteur en chef de la *Feuille du Peuple*;
- JOIGNEAUX, représentant du Peuple, rédacteur en chef de la *Feuille du Village*.

Nota. On souscrit, dès ce moment, au bureau central, rue des Vieux-Augustins, 57, et aux bureaux de tous les journaux républicains de Paris et des départements.

LES DÉMOCRATES SOCIALISTES DES VOSGES, HABITANT PARIS, à leurs compatriotes.

Électeurs vosgiens, compatriotes,

Honneur à vous! Il appartenait aux enfants des patriotes Vosges de confirmer par leur vote celui de Paris et des départements au 10 mars. Honneur et reconnaissance à vous! Vous avez bien mérité de la Démocratie, vous avez montré à la réaction qui nous mène que partout elle est condamnée, que là même où elle n'osait pas douter de sa victoire, elle doit perdre sa dernière espérance.

Ce n'est point une revanche éclatante que vous prenez des élections de l'an dernier, c'est un grand triom-

phe que vous proclamez, celui de la justice, de la liberté et de la raison. En affermissant ainsi la République, en condamnant les actes du pouvoir, vous comptez désormais parmi les enfants les plus dévoués de la Démocratie. Nos cœurs en ont tréssailli de joie et vous envoient leur cri de reconnaissance.

(*Suivent les signatures.*)

Plombières, 30 mars 1850.

Monsieur le Rédacteur,

Le département des Vosges, un moment abusé était livré tout entier à la réaction. Il y a dix mois à peine, aux élections générales, il donnait à MM. Buffet et Houel quarante mille suffrages : un peu plus tard M. de Ravinel succédait au commandant Deblaye, et voilà que M. Guilgot, démocrate socialiste, annonçant à l'avance qu'il irait s'asseoir sur les bancs des représentants du peuple actuellement en prison ou en exil, est nommé par trente-quatre mille de nos concitoyens, et l'aurait été par plus de cinquante mille, si des neiges épaisses n'avaient pas couvert nos montagnes! Et son concurrent était un général bonapartiste, un des héros de l'île d'Elbe, un des favoris de l'Elysée! Que signifie cette grande leçon?

Elle signifie que les Vosgiens, si jaloux de l'honneur national, voient avec douleur nos soldats devenus, au mépris de la Constitution et de tous nos intérêts, les soldats du pape, tandis que les rois de Prusse, d'Autriche et de Russie assassinent la liberté et ses défenseurs en Italie, en Hongrie et jusqu'à nos portes, sur les bords du Rhin!

Elle signifie que les Vosgiens voient avec un profond dégoût ces perquisitions mesquines, empruntées aux plus mauvais jours de la restauration, et cette conspiration flagrante contre l'instruction du peuple et ses libertés.

Elle signifie que les Vosgiens voient avec douleur conserver tous les abus de la royauté et surtout son énorme budget d'un milliard et demi qui enlève jusqu'au dernier écu de nos campagnes, fait tomber à vil prix les produits de notre agriculture, diminue des deux tiers la valeur de nos champs et suspend partout le travail.

Puissent nos représentants comprendre cette protestation! Puisse le président de la République écarter enfin de son conseil ces prétendus hommes d'état, ces intrigants qui ont fait déjà tant de mal à notre chère patrie! Mais que tous sachent que pour défendre la République, la Constitution, la liberté, l'indépendance et l'honneur du pays, nous n'avons point dégénéré et que nous sommes prêts, comme l'ont été nos pères, à tous les sacrifices.

Accueillez, M. le Rédacteur, mes salutations affectueuses et empressées.

L. TURCK, d^r m.

A M. LE RÉDACTEUR DE LA LETTRE INTITULÉE :

A M. M., ancien maire de village.

Monsieur,

Quoique je ne sois pas précisément nommé dans votre lettre, je m'y suis parfaitement reconnu, surtout à l'allusion que vous y faites à une certaine profession de foi dont je me souviens parfaitement. Puisque c'est à moi que vous vous adressez, Monsieur, je me fais un devoir de vous répondre.

La lettre signée un ancien maire de village contre laquelle vous vous élevez n'est point de moi; je n'en connais pas l'auteur, et ne m'associe en rien, de près ni de loin, aux observations qu'elle contient. — J'ignore complètement pourquoi vous avez pu me l'attribuer plutôt qu'à tout autre; ayant toujours hautement professé des opinions fort différentes de celles qui y sont exprimées, j'aurais dû être, ce me semble, le dernier soupçonné de l'avoir écrite; en tout cas, ce dont j'ai lieu de me plaindre, et ce que vous regretterez sans doute, Monsieur, c'est que, après avoir demandé à M. M. s'il est l'auteur de la lettre, vous n'avez pas attendu sa réponse pour lui adresser des épithètes, conditionnelles il est vrai, mais fort peu obligeantes.

Maintenant, Monsieur, si j'avais à exprimer mon opinion sur ce qui se passe, si l'on me faisait l'honneur de m'interroger sur la situation, voici ce que je pourrais répondre :

La France est comme un navire, flottant sur un grand fleuve, qui s'appelle la *Démocratie*. — Quel fleuve est cela? me dira-t-on. — C'est un fleuve véritable sur lequel j'ai navigué toute ma vie, et dont je connais bien les eaux... Deux fois déjà je l'ai vu déborder et rompre ses digues. La première fois, étant trop jeune, je n'avais pas très-bien observé la catastrophe; mais la seconde fois, comme je voyais l'eau monter rapidement, j'avais donné l'alarme, j'avais crié au capitaine du navire d'ouvrir quelque peu les écluses; mais comme j'étais un homme de rien, un simple pilote côtier, on ne m'écouta

point. On préféra, bien entendu, l'avis des grands officiers du navire : loin d'ouvrir les écluses on les resserra davantage; on se raidit contre le courant.... et quinze jours après je ne vis plus que de l'eau partout... Le pauvre navire voguait à la dérive, au gré des vents... Le capitaine, les officiers et tout l'équipage avaient disparu.... Alors quelques hommes se réunirent, — on forma un nouvel équipage, et, après diverses tempêtes, on nomma un nouveau capitaine... Le navire, péniblement redressé sur sa quille, commençait un peu à marcher; le fleuve, rentrant dans son lit, reprenait son cours naturel... Mais voici que cela recommence : je sens l'eau qui remonte de nouveau!... D'où cela vient-il?... Capitaine, prenez garde à vous!... Voyez à ne pas laisser de nouveau barrer le fleuve. Débarrassez son cours, au contraire; creusez-lui un bon lit, large et profond; qu'il coule librement et fertilise tout sur son passage; renvoyez votre équipage s'il hésite, prenez-en un autre qui connaisse le fleuve et ne craigne pas de s'y embarquer! Après cela, einglez en pleines voiles en démocratie... Le navire est bon et marchera bien : j'en répondrais sur ma tête....

Mais si vous faites comme l'ancien capitaine; si vous laissez diriger le navire par son vieil équipage; si vous voulez remonter le fleuve au lieu de le descendre, si vous le refoulez vers sa source au lieu de le laisser s'épancher....

Que voulez-vous que je vous dise!

Salut et fraternité.

M.

Ancien maire de village, actuellement maire de ville.

ENCORE A PROPOS DES ÉLECTIONS DU 24 MARS DERNIER.

Nous savons de source certaine que dans l'arrondissement de Remiremont, une pétition partie de la ville chef-lieu est colportée et présentée à la signature des habitants des campagnes pour demander l'annulation de l'élection du citoyen Guilgot. Les auteurs de cette pétition veulent appuyer la protestation déjà faite par un notaire de Charmes, le citoyen Grandjean, qui soit dit en passant, a singulièrement modifié les opinions qu'il émettait en novembre 1847. Il nous est revenu aussi que plusieurs de MM. les curés et vicaires de l'arrondissement, oubliant quelle parole ils sont chargés de répandre, transforment la chaire de vérité en une tribune de club. Il nous a même été affirmé que par rancune électorale, un de ces messieurs veut intenter un procès à un de ses paroissiens, comme ayant tenu des propos injurieux envers sa personne, pour faits relatifs à ses fonctions.

Il y a deux ou trois ans, tous ces moyens réussissaient; l'habitant de la campagne croyait; mais aujourd'hui ces moyens tournent à la honte de ceux qui les emploient. Allez, allez, malheureux qui reniez vos pères, qui, couverts d'une robe noire, avec bonnet carré, clérical ou séculier, vous figurez être ce que vous n'êtes pas; qui oubliant où et de qui vous êtes nés, voulez singuler la noblesse d'autrefois; malgré vous, les destins de l'humanité s'accompliront, la démocratie triomphera, l'auteur du génie du christianisme, dont vous n'oserez certes pas contester l'autorité, vous le dit dans les admirables pages qu'il a écrites sous ce titre : *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Un député conservateur disait dernièrement en parlant des élections du département des Vosges : oh! quant à celui-là, nous pouvons être tranquilles, *notre majorité y sera toujours inviolable*... Oui, électeurs, c'est ainsi que l'on parlait de vous. Dans le monde des intrigants et des ambitieux, on vous croyait infectés à un système d'immobilité et de stabilisme; on vous croyait étrangers, insensibles à l'esprit de progrès qui travaille aujourd'hui toutes les têtes libres et pensantes... On vous croyait incapables de faire justice des mensonges et des effronteries que vous ont débitées, deux années durant, les charlatans politiques que dans votre bonne foi et dans votre candeur vous avez élevés si haut. Mais le 24 mars, date grande et mémorable dans notre département, vous avez prouvé qu'il n'en était point ainsi et que le temps des déceptions et des jongleries était passé pour vous; vous avez prouvé que la vieille fibre patriotique qui vibrait dans vos aînés il y a 60 ans, n'était point morte en vous et que comme eux, vous étiez à cette heure, prêts à revendiquer pour votre département le titre si beau de *liberté et d'indépendance*.

Électeurs Vosgiens, honneur à vous! En envoyant Guilgot à la chambre vous avez fait justice de bien des fautes, de bien des sottises.

Vous avez protesté contre la dissolution brutale et inexplicable de la garde nationale d'Épinal et mis en évidence la pensée solidaire qui vous animait à votre chef-lieu.

Vous avez protesté contre l'opinion injurieuse que

quelques hommes infatués d'une fortune politique, imméritée, avait faite à votre pays.

Vous avez protesté contre la conduite liberticide de ces mandataires à qui vous avez servi de piédestal et qui n'ont jamais vu dans vos votes électoraux qu'une pâture à leur jactance et à leur organe : vous leur avez dit en envoyant un démocrate à l'assemblée : « re-tirez-vous, vous n'avez plus ma confiance, vous avez démerité, vous ne nous représentez plus ! »

Enfin vous avez pris votre place et vous ne la perdrez pas, j'en suis sûr, parmi les départements qui sont à juste titre les sentinelles avancées de la liberté et de la démocratie.

Encore une fois, honneur à vous !

A. Q.

Epinal, 28 mars. — Une loterie au profit des pauvres de la ville d'Epinal y sera tirée le 15 juin prochain. L'initiative de cette œuvre de bienfaisance appartient aux dames de charité; cela n'étonnera personne. De nombreux billets sont déjà placés.

Samedi dernier, le nommé Grosdemontagne (Thomas), âgé de soixante-quatre ans, cultivateur à Bodimont, a été trouvé mort sur la route de Saulxures. Ce malheureux a succombé à un excès de boisson alcoolique.

Rambervillers. — Le 24 de ce mois, des violences ont été commises par les nommés Blaison et Viry, manoeuvres à Bru, sur la personne du factionnaire préposé à la garde de l'urne électorale de cette commune. Ces individus étaient pris de boisson. Au reste, la politique est restée complètement étrangère à ces violences.

Intérieur.

L'Assemblée nationale pousse à l'émigration des capitaux et annonce la prochaine arrivée des armées étrangères destinées à mettre la démagogie (lisez la République) à la raison.

Est-ce que nous en sommes encore à 1792 ?

— On lit dans l'*Estafette* : Les idées républicaines font un progrès rapide sur tous les points de la France; elles envahissent jusqu'aux départements de l'Ouest, qui avaient donné jusqu'ici des gages constants à la réaction monarchique. Les efforts de MM. les préfets et de leurs agents se brisent contre le flot qui monte, et les paysans de la Bretagne, de l'Anjou et de la Touraine, fameux dans nos luttes politiques d'autrefois par leur entêtement monarchique, répudient aujourd'hui les traditions de la chouannerie. Sincèrement ralliés à la République, ils sont décidés à la défendre, et quoi qu'on en fasse ils se vantent bien haut qu'en 1852 ils n'enverront à l'Assemblée que de vrais républicains.

— L'Union nous apprend aujourd'hui qu'elle n'est ennemie de l'insurrection, qu'autant que l'insurrection tourne contre les siens. Comment, s'écrie-t-elle ce matin :

On vient nous dire : *Sur quoi comptez-vous, à défaut du suffrage universel ?* Est-ce le suffrage universel qui a fait 1830 ? Est-ce le suffrage universel qui a fait 1848 ?

Ainsi, le journal légitimiste compte sur une insurrection pour ramener son prétendant.

Nous prenons acte de l'aveu.

— Pendant longtemps le parti de l'ordre s'était fait une loi de flatter la bourgeoisie; il l'injurie tous les jours depuis qu'il voit que ses flatteries n'ont pas produit l'effet qu'il en attendait.

Le *Journal des Débats* est d'avis aujourd'hui que :

Il y aurait une belle croisade à tenter : la croisade du patriotisme (lisez royalisme) honnête et courageux contre les langueurs, les infirmités du bourgeois.

Extérieur.

ITALIE. ROME. — Il paraît que le pape a dit à Feoli, directeur de la banque : « Nous sommes très en colère contre Rome; sans les exigences de la politique des cabinets, nous n'y remettrions pas les pieds. »

Aussi, on doute beaucoup du retour du pape.

— De nouvelles arrestations ont eu lieu. Que fera-t-on de tous ces prisonniers ? Les Français les livreront-ils aux tribunaux ecclésiastiques ?

— Le ministre Calandrelli, accusé de dilapidations, a fait faire sept fois l'inventaire de ses meubles et de ses papiers; la police a fait les plus rigoureuses perquisitions; il est résultat de l'instruction judiciaire la démonstration la plus éclatante de sa probité digne d'un Caton.

Tandis qu'on incarçère des innocents par milliers sans même les interroger; tandis qu'on est censé poursuivre les procès du 16 novembre (révolution), et du meurtre de Rossi, sans trouver trace des assassins de ce dernier; l'*Observateur* calomnie les républicains, les accuse de conspirer, et va jusqu'à leur attribuer la falsification des bons du trésor.

Les faussaires viennent d'être découverts; un bon falsifié, emporté par le vent à travers la fenêtre ouverte, est tombé sur un passant; la police prévenue, est accourue avec des soldats français, et on a arrêté les faussaires, dont le chef est... « La comte Fiumi, neveu du cardinal Della Geuga, le triumvir cardinal. Il a été surpris les mains noires d'encre, travaillant à imprimer les bons falsifiés. »

PALERME, 14 mars. — L'intendant de Trapani, le vil Rigile fils, auquel la révolution pardonna tous ses crimes, s'est avisé de crier de sa loge à l'opéra : Vive le roi ! Le public resta d'abord silencieux, mais ce cri étant répété, il partit de tous les coins du théâtre un cri formidable de : *Vive la constitution de 1812 !*

On y comptait sans doute, car les soldats entrèrent aussitôt et s'emparèrent de 52 patriotes qu'on a jetés dans les cachots de Santa Caterina.

A la suite de cette affaire, d'autres arrestations ont eu lieu dans la ville, celle entr'autres de Daris Battaglia, député au parlement, et d'Emcaruso, officier de la garde nationale.

FLORENCE. — Plusieurs journaux annoncent que la Toscane refuse la médiation sarde, dans sa querelle avec l'Angleterre, et propose la médiation russe.

ACQUI. — Les prêtres ont excité une émeute dans les faubourgs; le tumulte a été bientôt réprimé, non sans donner lieu à une immense manifestation populaire contre l'évêque, dont la résistance aux lois Siccardi dépasse toutes les bornes.

ALLEMAGNE. FRANCFORT. — On écrit de cette ville le 26 mars : Ce matin une partie des troupes prussiennes de la garnison de Francfort ont subitement reçu l'ordre de quitter notre ville pour se rendre à Erfurt. L'on ne peut appliquer cette mesure particulièrement, si l'on se rappelle l'insistance que la Prusse a mise à entretenir ici le même nombre de troupes que l'Autriche.

CARLSRUHE. — Les chambres badoises ont été prorogées le 27 mars, communication a été préalablement faite à la seconde chambre de ce duché de la demande d'indemnité que lui adresse la Prusse pour frais de guerre. Cette demande, qui s'élève à deux millions de Thalers (7,500,000 fr.), a produit l'effet de la plus décourageante impression.

STUTTGARD. — Le traité de Munich du 27 février a été soumis le 27 à la chambre Wurtembergeoise, après que l'ajournement de l'assemblée jusqu'au 25 avril a été prononcé.

Nous lisons dans une correspondance particulière de Francfort-sur-le-Mein : Le roi de Wurtemberg a ordonné de mettre ses troupes sur le pied de guerre et de rappeler sous les drapeaux tous les soldats en congé. Cette nouvelle peut paraître étrange, mais elle est vraie. Le Wurtemberg s'arme, nous ne savons si c'est pour se défendre d'une invasion prussienne ou pour attaquer lui-même les troupes qui occupent le grand duché de Bade, ou pour être seulement prêt dans le cas d'une rupture entre l'Autriche et la Prusse. La Bavière va exhiber une armée en deux; le Wurtemberg ne veut pas rester en arrière.

VIENNE. — Des lettres de Vienne du 25 mars portent que le principal événement du jour est la loi nouvelle, loi communale de la ville de Vienne. La ville forme une seule commune avec les faubourgs et une partie de la Banlieue. La représentation communale se compose d'un conseil de 120 membres nommés au moyen d'élections à deux degrés. Le cens électoral varie du 10 à 20 florins.

— 25 mars à la réforme allemande, que toutes les dispositions sont prises pour la prochaine mise en vigueur et la nouvelle taxe sur le revenu. Ces dispositions ont excité un vif mécontentement, et ce la principalement chez ceux qu'on est convenu à Vienne d'appeler les bien pensants.

— 25 mars. Le comte Hrabowsky, vient d'être condamné à dix ans de forteresse. L'auditeur qui portait la parole dans cette affaire avait demandé la peine de mort. Le général Hrabowsky a demandé la faveur de faire son temps dans la forteresse d'Olmütz, et d'y recevoir de temps en temps sa famille. Il laisse une jeune femme et deux enfants réduits à la mendicité.

— Un grave accident est arrivé ces jours-ci à l'archiduc Charles Ferdinand, cousin de l'empereur, à la suite d'une chute de cheval, il a été trouvé sur la route de Brum grièvement blessé. Sa situation n'est pas sans danger.

SUÈDE. — Des lettres de Stockholm, citées par la *Gazette de Lubeck*, annoncent que la marine suédoise va être mise sur le pied de guerre. On ignore le but de cette mesure, mais on croit que c'est uniquement pour parer à toutes les éventualités que les complications actuelles pourraient amener.

L'éditeur Dutertre, passage Bourg-l'Abbé, à Paris, vient de mettre en vente la 2^e édition de la *Vie politique* de LEDRU-ROLLIN, par Napoléon Gallois, ancien rédacteur en chef du *Courrier de la Sarthe*. Cet ouvrage se recommande de lui-même à l'attention des démocrates, de tous ceux qui voudront juger sans préventions le proscrit de Londres. Nous le recommandons à tous amis et ennemis.

Prix : 75 c.; 1 fr. par la poste.

Le Rédacteur-Gérant. A. THÉLIN.

ANNONCES.

GRAINES FORESTIÈRES,
Chez H. GALL, rue des Dentelles, 1, à Strasbourg.

VIE POLITIQUE

DE

LEDRU-ROLLIN,

PAR NAPOLEON GALLOIS,

Ancien Rédacteur en chef du *Courrier de la Sarthe* et du *Bonhomme manceau*.

Prix : 75 cent.

A Paris, chez DUTERTRE, éditeur, passage Bourg-l'Abbé.

LA

VOIX DU PEUPLE

JOURNAL QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE.

Ce journal compte parmi ses rédacteurs les publicistes les plus distingués. La question économique, devenue si importante depuis la position de la question sociale, y est traitée avec une grande étendue. Les nouvelles politiques intérieures et extérieures y occupent aussi une grande place.

L'administration de la VOIX DU PEUPLE n'a pas voulu négliger la partie littéraire; elle a donc passé un traité avec l'administration de la CRITIQUE, Revue hebdomadaire de la Littérature, des Théâtres, des Beaux-Arts et des Sciences. Cette Revue, dont une grande partie est consacrée à la publication de Romans et Nouvelles, est imprimée sur deux colonnes grand in-8°; elle formera un magnifique volume de 852 pages par année, ou la matière de 60 volumes de romans ordinaires. Cette Revue coûte 10 fr. par an pour Paris, 15 fr. pour les départements. Tout abonné à la *Voix du Peuple* pourra, moyennant 1 fr. 30 c. ajouté à son trimestre d'abonnement, recevoir en prime la CRITIQUE.

La *Voix du Peuple* donne encore en prime à ses abonnés deux volumes in-8° par an, formant chacun 500 pages d'impression. Après la publication du *Mont-Saint-Michel*, qui termine fin mars, ce journal publiera, par livraisons de 16 pages par semaine, les SCÈNES DE LA RESTAURATION, par ALEXIS LAGARDE.

PRIX D'ABONNEMENT

A L'ÉDITION QUOTIDIENNE (AVEC SUPPLÉMENT DE QUATRE PAGES LE LUNDI) :

| Paris. | Départements. |
|---------------------------|---------------------------|
| Trois mois. 6 fr. | Trois mois. 9 fr. |
| Six mois. 12 | Six mois. 18 |
| Un an. 24 | Un an. 36 |

L'édition hebdomadaire, spécialement consacrée aux questions économiques, forme 8 pages, 52 colonnes, et coûte 6 FRANCS PAR AN.

Pour jouir de la prime de la CRITIQUE, ajouter un mandat de 1 fr. 50 c. à celui de 9 fr. pour 3 mois, et, pour posséder la collection complète de la *Critique* au 1^{er} avril, c'est-à-dire 6 numéros parus, ajouter 75 centimes.

On s'abonne en adressant *franco* un mandat sur la poste, au nom de P. LAUGRAND, gérant, rue Coq-Héron, 5. Tout mandat de plus de 10 fr. paie un droit de timbre de 55 c. Nos souscripteurs éviteront des frais en prenant deux mandats.